

Echos et nouvelles

Autor(en): **Senso, Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **18 (1880)**

Heft 51

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186007>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'être renouvelé, M. Steck a offert un lit et chaque membre du Comité a bien dû en faire autant; puis, M. Steck fait partie de sept sociétés, et chacune de ces sociétés a donné un lit; enfin, M. Steck est allé trouver M^{me} X. — M. Y. — et de chacune de ces visites il a rapporté un lit, et il a meublé son Asile. On ne distribuait de la soupe que le soir; une brave dame donne 1200 francs par an, et avec cette somme on peut faire de la soupe chaque matin.

Allez, vous dis-je, visiter l'Asile de nuit de Genève. Vous en sortirez sous le charme d'une heure bien employée; vous aurez vu un établissement utile, dirigé par un homme convaincu, tout entier à sa tâche et qui, avec des ressources modestes, un enthousiasme communicatif, du cœur et de la volonté, trouve moyen de faire beaucoup de bien; vous aurez vu une femme modeste, recevant les pensionnaires avec une douce fermeté qui impose le respect. Et vous vous direz peut-être: Un asile de nuit serait utile ailleurs qu'à Genève; pour le fonder procurons-nous de l'argent, cherchons un local, mais trouvons surtout l'homme à qui nous le confierons.

S. C.

Echos et nouvelles.

Il y a quelques jours, l'Académie française a ouvert ses portes à Eugène Labiche, auteur qui a eu le rare privilège d'amuser pendant plus d'un quart de siècle ses contemporains. Ceux qui ont vu jouer la *Cagnotte*, le *Voyage de M. Perrichon*, *Embrassons-nous*, *Folleville*, ces désopilantes comédies où le joyeux vaudevilliste a semé le sel gaulois à pleines mains, trouveront que la docte assemblée a eu cette fois la main heureuse et a, en quelque sorte, ratifié le choix du public. Il paraît cependant que la chose ne s'est pas faite toute seule. L'active intervention d'Emile Augier a seule pu vaincre les résistances d'un certain nombre d'immortels revêches qui croyaient, paraît-il, commettre un crime de lèse-académie en accueillant le spirituel écrivain.

Emile Augier a raconté lui-même dans quelles circonstances il eut l'idée de pousser son ami à poser sa candidature. L'auteur de *l'Aventurière* était allé passer quelques semaines chez l'auteur du *Chapeau de paille d'Italie*. Un jour que ce dernier était sorti, Augier passa l'après-midi enfermé dans la bibliothèque où se trouvait tout le répertoire de Labiche: — Je n'avais jamais lu, dit-il, ces pièces qui m'avaient tant réjoui à la scène; je me figurais, comme bien d'autres, qu'elles avaient besoin du jeu *abracadabrant* de leurs interprètes, et l'auteur lui-même m'entretenait dans cette illusion, par la façon plus que modeste dont il parlait de son œuvre. Eh bien! je me trompais comme l'auteur, comme tous ceux qui partagent cette idée.

Quand Labiche rentra:

— Je veux avoir votre théâtre, lui dit Augier; où se le procure-t-on?

— Nulle part. Mes pièces n'ont pas été rassemblées; elles ont paru chez trente-six libraires dans les formats les plus variés...

— Faites vos œuvres complètes alors!

— Vous plaisantez! Est-ce que ces farces-là sont des œuvres? Si je faisais mine de les prendre au sérieux, la grammaire et la syntaxe m'intenteraient un procès en dommages-intérêts pour viol.

— Vous les chiffonnez quelquefois, j'en conviens, dit Emile Augier, mais toujours si drôlement qu'elles ne peuvent pas vous en garder rancune. D'ailleurs, c'est le droit des maîtres et vous êtes un maître.

Bref, Eugène Labiche finit par se décider et publia ses œuvres complètes, qui éveillèrent une admiration générale, dont Emile Augier profita pour assurer le succès de celui qu'on pourrait appeler le petit-fils de Molière.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces deux hommes, unis aujourd'hui par une bonne et franche amitié, ont failli autrefois en venir aux mains, comme les chevaliers du moyen âge. Il y a bien longtemps de cela, à la suite d'une querelle assez vive, Augier avait écrit à Labiche une lettre dans laquelle il lui disait, comme dans le drame romantique: « Cette injure ne peut être lavée qu'avec du sang. »

Labiche avait alors sur le duel des idées absolument différentes. Sans se troubler, il prit une feuille de papier, dessina deux duellistes se perçant mutuellement d'outre en outre et écrivit au-dessous cette légende: « Ils se sont battus et ils se sont fait du mal. »

En recevant cette réponse, Augier, encore furieux, écrivit de nouveau une lettre, insistant sur la nécessité d'une réparation par les armes. Mais Labiche ne se déconcerta pas. Il reprit la plume et composa un mélancolique paysage: deux tombes jumelles sur lesquelles s'épandait la triste chevelure d'un saule-pleureur. Sur l'une de ces tombes on lisait: « Ci-gît Labiche; » sur l'autre: « Ci-gît Augier. » Et au-dessous: « La mort les a réunis! »

Cette boutade désarma complètement Emile Augier, et le soir les deux adversaires prenaient un « verre » au café voisin.

MARC SENSO.

Coumeint quiet on sè paò pas adè fià ài syndiquo.

On bravo citoyen étai z'u pè Lozena on dzo dè martsì, kà quand bin on n'a rein à lài menà veindrè, on est tot parài d'obedzi dè lài allà dè sa-t-ein quatoozè po çosse et po cein; faut tant dè clliào bregandèri dein lo mènadzo! — « Du que te vas pè Lozena, se lài fà sa fenna, tè faut atsetà on bocon dè tsai po déman; n'é pas einvià d'allà àò predzo et y'ari lisi de cein fèrè mitenà dè sorta. » L'est bon. Noutron citoyen part po la capitala avoué on lindzo po einvortolhi lo rutì, et arrevà lé, va coumandà sa tsai tsi Tintorài lo boutsì, et va fèrè sè